



L'APPEL CATALAN

PREUS DE SUBSCRIPCIÓ :
Catalunya. 6 n^{os} fr. s. 1.50, 12 n^{os} fr. s. 2.50
Suïssa . . . 6 n^{os} . . . 1.75, 12 n^{os} . . . 3.—
Xecs postals suïssos l. 5425

PERIÒDIC MENSUAL ILLUSTRAT
literatura — art — política — economia — esports — turisme
Director : Joaquim Bassegoda

Redacció, Administració, Publicitat :
Rue de Lausanne, 54
GINEBRA
Téléfon 29.703

La question du jour

Paris brûlera

Nous tenons à reproduire les déclarations du député français Bergery qui, tout récemment, a donné sa démission pour se faire plébisciter.

Ce parlementaire de gauche aurait créé, à en croire le journaliste Pierre Bernus, le distingué correspondant parisien du Journal de Genève, un front commun, organisation d'extrême-gauche destinée à grouper des éléments communistes, socialistes et, si possible, radicaux. On a même affirmé qu'il cherchait à armer ses partisans. Pour justifier ses actes illégaux, il allègue que des associations de droite se préparent à une offensive et qu'il entend leur résister. Cette guerre civile, il la proclame à peu près inéluctable.

Voici les déclarations faites le 31 mars dernier par M. Bergery à l'hebdomadaire 1934 : « Je ne suis pas prophète. Mais je crois qu'il y a deux chances sur trois pour que l'année en cours s'achève dans une révolution sanglante ».

Pour bien marquer son goût de la destruction : il dit que ses adversaires étant plus disciplinés, ils feront sans doute reculer ses partisans. « Seulement, ajoute-t-il, en se retirant, les vaincus, désespérés, révoltés, comment pourrez-vous les empêcher d'incendier Paris ? » (Extrait du Journal de Genève du 1^{er} avril 1934.)
Caricature concluant avec l'ancien qui suit.

Les « observateurs » habitués à ne juger les événements contemporains que sur la foi des périodiques, avouent leur désarroi devant l'imprévu des dénouements, et la situation qui s'aggrave toujours. Le plus perspicace convient que les événements actuels nous dépassent, et n'est pas loin d'y reconnaître l'intervention du surnaturel. Nous rencontrons même des « sceptiques » notoires reconnaissant l'étrange concordance des faits récents avec les prophéties particulières catholiques qui, ne se contredisant jamais, s'accordent toutes à considérer les jours que nous traversons comme une période de « liquidation générale », voire de « jugement ».

De la comparaison de ces textes, il ressort clairement en effet qu'un universel bouleversement préparant une rénovation magnifique s'accomplira sous le pontificat de Pie XI, désigné par la devise « Fides intrepida » dans la célèbre prophétie des papes de Malachie, datant du XII^e siècle.

A ce propos, celui qui a lu l'ouvrage d'Elie Daniel : « Serait-ce vraiment la fin des Temps ? » n'a certes pas été surpris du coup d'Etat raté de Paris, le 6 février dernier. La plupart de ces prophéties n'annoncent-elles pas l'incendie de Paris au cours d'une révolution soudaine précédant une subite invasion de la France ?

« Paris sera réduit comme Sodome et Gomorrhe, et ce qui restera de ses habitants se réfugiera en grande partie à Lyon. » ... (Prédiction de Marie des Terreaux, morte en 1893.)

« Il se formera en France deux partis qui se feront une guerre à mort. L'un sera beaucoup plus nombreux que l'autre, mais ce sera le plus faible qui triomphera. Il y aura alors un moment si affreux que l'on se croira à la fin du monde. Le sang ruissellera en plusieurs grandes villes, les éléments seront bouleversés. Ce sera comme un petit jugement.

« Il périra dans cette catastrophe une grande multitude, mais les méchants ne prévaudront point. Ils auront bien l'intention de détruire entièrement l'Eglise ; le temps ne leur en sera pas donné, car cette horrible période sera de courte durée. Au moment où l'on croira tout perdu, tout sera sauvé. Durant ce bouleversement épouvantable qui paraît-il, sera

général et non pour la France seulement. Paris sera entièrement détruit. La destruction sera si complète que, vingt ans après, les pères se promèneront avec leurs enfants sur des ruines ; pour satisfaire à leurs questions, ils leur diront : « Mon fils, il y avait ici une grande ville ; Dieu l'a détruite, à cause de ses crimes. » (Prophétie du Père Nectou.)

Citons surtout ce passage du « Secret » de la Salette :

« ... Paris sera brûlé et Marseille englouti ; plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre ; on croira que tout est perdu ; on ne verra qu'homicides, on n'entendra que bruits d'armes et que blasphèmes. »

Que seront ces jours de cette proche révolution au cours de laquelle Paris brûlera ? Mélanie, la voyante de la Salette, nous le dit en rapportant une vision qu'elle eut en 1842.

« ... Un jour, mes sens suspendus, mon intelligence avait vu le monde dans d'épaisses ténèbres, des incendies un peu partout, et j'entendais ces cris comme des cris de bêtes féroces : « Vive l'anarchie ! à bas la calotte et les fanatiques ! tuez, tuez, fusillez, poignardez, purgeons la terre ! » On noyait des gens, des vieillards, des femmes et des enfants pour aller plus vite ; le sang coulait, les maisons se désolèrent, les terres de sang enfonçaient, brisaient les portes et massacraient tous ceux qui tombaient sous leurs mains ; beaucoup de prêtres, de religieux et de religieuses étaient mis à mort ; il y en avait qu'on menait en bandes attachés les mains derrière le dos, on les conduisait sur une place pour les fusiller. Des femmes étaient aussi cruelles, sinon plus, que ces hommes enragés. Cette œuvre, ce châtiement voulu (quoique indirectement) par les mauvais chrétiens, avaient lieu, plus ou moins épouvantables, dans toutes les villes et dans tous les bourgs, et avaient commencé à la même heure, au signal donné par les chefs. Sous la dénomination de l'anarchie se cachait la secte infernale qui est dirigée par le premier révolté révolutionnaire, Lucifer. Les églises étaient pillées, profanées, incendiées. Les troupes se battaient contre les civils, il y avait des mauvais prêtres dans les rangs des uns et des autres ; le carnage était épouvantable ; et des soldats, à la vue du carnage qu'ils avaient fait de leurs frères se retournèrent et tirèrent sur leurs chefs. Les Communautés priaient, les humbles et les pauvres priaient. Ce sont ces derniers qui furent exaucés, mais pas avant que fût complet le nombre des innocentes victimes. Cette vengeance de la justice divine, où périrent un grand nombre de milliers de prêtres, dura deux ou trois jours. Les hommes de foi pratique quoique en petit nombre, aidés par leurs anges gardiens, furent vainqueurs. »¹

G. G.

¹(Extrait de la Vie de Mélanie, Bergère de la Salette, écrite par elle-même en 1900. Léon Bloy, Mercure de France.)

Questions historiques

L'« énigme » Christophe COLOMB par Gabriel Regs

(Suite)¹

Il n'y avait pas non plus de sympathie réciproque entre les peuples respectifs. Nous avons déjà signalé les sentiments de la Catalogne envers la Castille, auxquels répondaient, de la part de celle-ci, des sentiments identiques. Ceux des Aragonais envers les Castillans n'étaient pas aussi hostiles, mais ils ne constituaient pas une inclination. De son côté, la majorité de la noblesse castillane ne sympathisait pas avec Ferdinand qui, malgré son origine castillane par ses deux parents, et en dépit de son désir visible d'abattre l'orgueil catalan, fut toujours, pour les nobles de Castille, un odieux Catalan. La noblesse d'Aragon, et plus encore celle de Catalogne, payait la noblesse castillane en semblable monnaie. L'unification espagnole n'était encore qu'un dessein, et non un fait.

Quand, à la mort de Jean II, son fils, déjà marié, assumait le gouvernement de l'Aragon, il n'accorda en ce gouvernement aucune participation effective à Isabelle. Mais quand, quelque temps vacant par suite de la mort d'Henri IV, l'Impuissant, Ferdinand prétendit un moment l'occuper en propriété, comme roi titulaire, non comme roi consort, alléguant y avoir des droits supérieurs à ceux de son épouse. Les vieux chroniqueurs, courtisans ou partiaux, ont essayé de défigurer cet épisode révélateur, en mettant au compte de conseillers de Ferdinand ce qui doit être la propre initiative de celui-ci, avant toute autre. Ferdinand se croyait donc, ou se sentait plus castillan qu'Isabelle.

« La vérité est qu'en politique intérieure, l'une des tendances de Ferdinand, fidèle à son père, et qui constituait peut-être à son avis le seul moyen d'unification, fut de « castillaniser » l'Aragon et plus particulièrement, par conséquent, la Catalogne. Les résistances latentes de celle-ci, il voulait les dompter par son prestige ou son pouvoir comme roi de Castille, se montrant parfois, envers les Catalans, plus détaché que son épouse. De là sans doute son désir, non seulement d'être roi titulaire de Castille, comme il le fut pratiquement, mais de sembler

l'être, de se voir proclamé successeur légitime d'Henri IV. Il n'y parvint pas, mais il obtint qu'Isabelle se plât de bonne grâce à sa politique de domination de la Confédération catalano-aragonaise. « Il faut conquérir l'Aragon », est une phrase que l'on attribue à Isabelle, comme prononcée après la conquête de Grenade. Par Aragon, entendez principalement la Catalogne... Si Isabelle s'exprimait ainsi, jugez ce que devait penser Ferdinand.

« Les rois, par une sorte de soumission d'Isabelle, aboutirent, relativement à la

Problèmes politiques Les Castillans mauvais joueurs

Le gouvernement de Madrid, s'il ne veut faire de l'Espagne un Etat centralisé à outrance, paralysé par un fonctionnarisme envahissant, anémié par une bureaucratie insatiable, ferait bien de méditer ce qu'écrivait Clemenceau dans *L'Aurore* du 31 juillet 1903 :

« Mais puisque *Le Temps* me fait l'honneur d'attacher quelque prix à mon opinion, je m'empresse de lui dire, sans espérer que mon aveu le désarme, que je suis demeuré le féroce ennemi de la Constitution de l'an VIII, maintenue avec le plus grand soin par tous ses amis qui ont occupé le pouvoir pendant une trentaine d'années. Non seulement je tiens ferme pour la décentralisation, mais encore mon idéal de gouvernement est le fédéralisme, tant je suis loin de mériter le reproche de jacobinisme que *Le Temps* lance à tort et à travers sur tous ceux qui ne sont pas de sa paroisse. »

Combattant toujours la centralisation, Clemenceau écrivait encore dans *La Dépêche de Toulouse* du 14 novembre 1904 :

« Si pour sauver la République, c'est-à-dire le régime de la liberté, on ne veut pas tout à fait l'abolir, puisque le nom de République en ce cas cesse de répondre aux réalités qui doivent y être contenues. »

Le gouvernement de Madrid, s'il ne veut pas que l'Espagne sombre dans le césarisme, devrait se persuader d'une chose : seules les libertés municipales, provinciales, régionales peuvent garantir à un Etat une synthèse heureuse entre les aspirations des gouvernants et des gouvernés. Que le gouvernement de Madrid devienne le fédérateur des républiques ibériques et la république vivra. Qu'il s'efforce d'écraser l'autonomie sous le poids d'une centralisation napoléonienne et il devra recourir à la dictature pour sauver sa république une et indivisible. Alors autant restaurer la monarchie...

Que le gouvernement de Madrid n'oublie pas que le réveil des nationalismes a réveillé à son tour les particularismes. Or, une république désireuse d'écarter de sa route le despotisme doit s'appuyer sur les traditions régionales, si elle veut

Castille, à un accord. Elle ne fut pas proclamée reine de Castille ; mais il fut convenu que les actes royaux porteraient les en-têtes des deux rois (avec la liste des royaumes de l'un et de l'autre) étant signés également par les deux. Ceci pour la Castille, je le répète. Pour l'Aragon et la Catalogne, Ferdinand signait seul. Ces sujets n'auraient pas accepté autre chose ; son caractère entier non plus.

« Ces considérations préliminaires étant établies, on peut maintenant se demander : au profit de laquelle des deux couronnes furent rédigées les capitulations avec Christophe Colomb au sujet de la découverte ? au profit de la Castille seulement, ou au profit des deux royaumes ? Je dis « rédigées » car la rédaction, comme on va le voir, a pu être malicieuse, et Colomb a pu croire obtenir ce que Ferdinand voulait et pensait ne pas lui donner. »

Après ce qui précède, mettez Ferdinand, dont vous connaissez le caractère, en présence d'un noble Catalan, à qui fut conférée la vice-royauté (titre essentiellement catalan), découvreur de territoires plus vastes et plus riches que ceux de la mère patrie, et vous concevrez l'inquiétude crucifiante du roi... Mais, si Colomb était Catalan, pourquoi sa réserve à cet égard ?... Ulloa nous l'apprendra aussi. (A suivre.)

¹ Voir N^{os} 1, 2, 3 et 4.



Photo J. Bullich, Wädenswil.
BARCELONE : Cascade Monumentale du Parc